

Jean-Bernard Pinatel

L'instinct du signal faible

Après l'Amiral Lacoste, la Fédération des Professionnels de l'Intelligence Economique s'est choisi pour nouveau Président un ancien militaire : Jean-Bernard Pinatel. «Encore!» ne manqueront pas de s'exclamer ceux qui brocardent régulièrement en catimini une « militarisation de l'IE ». Mais les apparences sont souvent trompeuses. Plutôt qu'à une militarisation de l'IE, n'assistons-nous pas plutôt à une fusion des intérêts économiques et géostratégiques et donc à une fusion des savoirs et des savoir-faire ? Si le parcours de Jean-Bernard Pinatel est certes

celui d'un officier de l'armée de terre passé du renseignement tactique à la communication stratégique, c'est également celui d'un entrepreneur porté vers le conseil et les technologies intelligentes. Méfions-nous donc des portraits simplistes qui tendent à enfermer les uns et les autres dans des habits trop petits pour eux et préférons-leur l'histoire complexe des hommes. Voici donc le parcours d'un entrepreneur qui eut très tôt l'instinct du signal faible, le goût des technologies et le sens de l'intelligence collective.

TRAJECTOIRES

Classé dans les premiers à sa sortie de Saint-Cyr en 1960, Jean-Bernard Pinatel devient chef de section au 1er régiment de chasseurs parachutistes. Une troupe d'élite qu'il retrouvera en 1980 quand il deviendra directeur du Bureau Emploi, Plan, renseignement de la 11ème division parachutiste à Toulouse. Le risque, ça le connaît mais le risque calculé, mesuré et si possible anticipé.

Car en bon adepte de Sun Tzu, Jean-Bernard Pinatel sait que le grand stratège est celui qui arrive à vaincre sans combattre. Très tôt, il se tourne ainsi vers la gestion de crise. En 1975, il participe à la création du Groupe Permanent d'Évaluations de Situations (GPES). Ce petit organisme, créé à la demande du Président de la République, avait pour mission d'évaluer les crises et de proposer au chef des Armées des options stratégiques.

A 67 ans, Jean-Bernard Pinatel est depuis peu président de la FEPIE, la Fédération des Professionnels de l'Intelligence Economique qui indique désormais sous son sigle : « Fédération Française de l'Intelligence Economique ». Une fonction à laquelle il n'est pas arrivé par hasard mais qui est bien plutôt la suite logique d'un parcours professionnel et d'une histoire personnelle complexe, faite de hautes responsabilités et de rebondissements.

A l'époque déjà, devant fournir tous les matins au chef de l'État une synthèse (4 à 5 crises en même temps), la petite équipe s'est retrouvée devant le problème de la gestion d'un trop plein d'informations ! Chaque jour arrivaient des tonnes de papiers (notes des services de renseignement, dépêches AFP, télex diplomatiques). En moyenne, c'étaient près de 100 documents par jour qui devaient être traités. La conscience de la nécessité d'outils est déjà fort présente... mais pas la technologie.

L'avenir est à ceux qui sont capables de penser simultanément les sphères militaires et civiles.

En 1976, Jean-Bernard Pinatel publie deux ouvrages : « L'économie des forces » (Fondation des Etudes de Défense) et « La guerre civile mondiale » (Calmann-Lévy). La guerre est-elle simplement la continuation de la politique par d'autres moyens comme l'indiquait Clausewitz ?

Dans un contexte de guerre froide, les concepts s'imbriquent et les frontières se brouillent. L'avenir est donc à ceux qui sont capables de penser simultanément les sphères militaires et civiles.

Ainsi, profitant du formidable management des ressources humaines dont est capable l'armée française (7 ans de formation continue sur 31 ans d'armée !), notre jeune officier passe de la physique nucléaire aux sciences politiques.



Cap sur les sciences politiques

Un peu par hasard et beaucoup par défi, il est vrai ! Son père, un brillant, docteur en droit, le mit au défi de faire une thèse. Mais le Doctorat de physique étant incompatible avec son activité, il se tourna vers les sciences politiques à l'Université Paris I – Panthéon Sorbonne.

Sous la direction du Professeur Jacques Vernant, il passe un DEA d'économie de Défense puis soutient, en 1973, une thèse sur « Les effets de la politique et des dépenses militaires sur la croissance économique. Le cas français : 1945-1973. » A cette occasion, il introduit l'économétrie dans les sciences politiques, une innovation qui lui vaut de se voir confier par le Professeur Duverger un DEA d'économie de défense. Maître assistant, il enseignera pendant près de six ans à l'Université Paris I... avec l'accord de l'armée !

UN NOUVEAU DÉFI : LE SIRPA

De 1982 à 1984, Jean-Bernard Pinatel est chef de corps du 42ème régiment d'infanterie à Offenbourg dans les forces françaises stationnées en République Fédérale d'Allemagne. Après avoir été auditeur au Centre des études militaires et à l'IHEDN, il prend en 1985 la direction prestigieuse du SIRPA, le Service d'Information et des Relations Publiques des Armées.

En pleine vague d'attentats dont on a parfois du mal à connaître la véritable origine, le Ministre de la Défense de l'époque lui demande de créer un observatoire de la désinformation.

Abonné à toutes les agences de presse

possibles et nécessaires, l'observatoire recueille près de 6000 documents par jour ! La masse, toujours la masse ! Bien que disposant encore de moyens informatiques limités, l'équipe met au point un petit programme qui permet de traiter de gros volumes pour remonter à la source première de l'information.

UNE VIE APRÈS L'ARMÉE

En 1989, celui qui est devenu Général à 48 ans (le plus jeune de sa promo) va pourtant quitter l'armée ! Pour des raisons personnelles dramatiques, il doit désormais s'occuper seul de ses 3 enfants, ce que ne lui permet évidemment pas le métier des armes et ses nécessaires missions sur des théâtres d'opérations extérieurs.

Il entre alors chez Bull comme Directeur de la communication pour en devenir rapidement le Délégué général. Il assiste (enfin !) au boom de l'informatique et à l'arrivée de logiciels conviviaux.

En 1994, il crée la société Startem (initialement Communication Management Consulting) dont le produit phare est une revue de presse pour les PME de la Défense.

Rocamadour est le lieu préféré de Jean-Bernard Pinatel . C'est également là qu'il a rencontré Alain Juillet



En bon adepte de Sun Tzu, Jean-Bernard Pinatel sait que le grand stratège est celui qui arrive à vaincre sans combattre

D'ailleurs, contrairement à de nombreux militaires qui ont recyclé leurs savoirs et savoir-faire dans le monde de l'entreprise, Jean-Bernard Pinatel estime que l'on n'est pas en guerre économique.

Un terme qu'il exècre et

contre lequel il s'est engagé intellectuellement, estimant qu'il est en général utilisé par des gens qui n'ont jamais fait la guerre et connaissent mal l'économie.

En 1992, alors que le Japon est montré du doigt tant aux Etats-Unis (« Japan bashing ») qu'en France, il publie « Les ombres japonaises » (Plon). Bull ayant un accord de partenariat avec NEC, le leader de l'informatique japonaise, Jean-Bernard Pinatel s'y rend souvent. Et comme il l'avait fait 15 ans plus tôt pour l'union soviétique, il va à l'encontre des idées reçues : « le Japon est un rouleau compresseur qui a des problèmes de carburant ». Avec son instinct du signal faible et une véritable passion pour la prospective (il a travaillé avec Henri Laborit et Hugues Jouvanel de Futuribles), il propose une grille explicative des événements et des scénarios pour préparer le futur. Un livre d'intelligence économique en somme !

NICOLAS MOINET

De Startem à Datops

Si Startem crée des outils d'interface (à commencer par des macros sous excel) pour faire gagner du temps aux analystes, il manque encore de gros moteurs de recherche. Pour cela, il faudra attendre le développement d'Internet quelques années plus tard et la fusion avec le leader Datops qui va développer des technologies de pointe dans le domaine de l'intelligence économique en prenant appui notamment sur l'expérience de son fondateur, Louis Gay. Pilote dans l'aéronavale en charge de la lutte anti sous-marin, il va imaginer des outils de recherche et d'analyse de l'information à partir du principe du sonar qui émet un son pulsé et écoute l'écho de ce son sur les obstacles.

Une philosophie qui ne pouvait que parler à notre homme formé à l'école de l'anticipation, des signaux faibles et de l'analyse. N'a-t-il d'ailleurs pas écrit dès 1976 un ouvrage, « la guerre civile mondiale » où il arrivait par une analyse de signaux faibles concordants (influence de Lech Walesa, attentats palestiniens, impréparation des troupes soviétiques lors de l'entrée en Tchécoslovaquie notamment) à minimiser la menace soviétique et à développer l'idée que la guerre ne serait plus est-ouest mais nord-sud. Malgré le Premier prix Vauban, cet ouvrage qui ne plut évidemment pas à une industrie de Défense qui avait besoin d'une menace soviétique forte, a bien failli être fatal à sa carrière.

Mais on l'aura compris, sûr de sa valeur personnelle, Jean-Bernard Pinatel ne craint pas la confrontation. Ainsi ne se privera-t-il pas de critiquer publiquement et devant son auteur le premier rapport Carayon, estimant que faire l'impasse sur les outils était une erreur stratégique. Longtemps d'ailleurs le parcours de Jean-Bernard Pinatel restera parallèle à celui des promoteurs de l'IE : « ni acteur, ni consulté, j'étais à côté ». Pour Jean-Bernard Pinatel, l'IE consiste d'abord à donner de la valeur ajoutée à de l'information ouverte, à traiter les masses d'informations rapidement afin d'accroître sa réactivité. On n'est donc pas dans la logique classique de renseignement.